

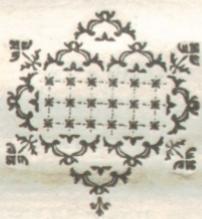




Eleon. Maximil. Christine Prinzessin
de Stolberg née Comtesse de Reuss J.

LETTRE
 A U X
 ACADEMICIENS
 D U
 R O Y A U M E
 Et à tous les Français sensés.

Barb 00
 Brunel 00



Pell 00
 Forney 00

A P A R I S.

Chez LE JAY, Libraire, rue S. Jacques,
 au-deffus de la rue des Mathurins,
 au Grand Corneille.



1 7 6 9.

LETTRE

DU

ACADEMIE

DE

ROYAUME

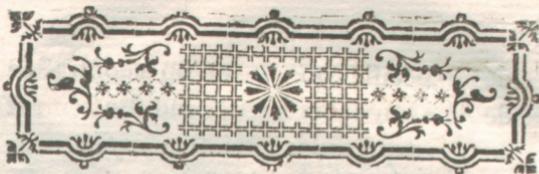
DE FRANCE



PARIS

Chez Le Jay, Libraire, rue de la Harpe,
en-dehors de la rue des Mathurins,
au Grand Convois





LETTRE

A U X

ACADÉMICIENS DU ROYAUME

Et à tous les François sensés.

VOS Compagnies, Messieurs, sont assez respectables & assez accréditées dans la Nation, pour que votre suffrage obtienne le moyen de déraciner des usages ridicules. Mais pour y parvenir il faut avoir le courage de les combattre, & la sublimité de vos occupations ne vous permet pas d'en faire la recherche. Souffrez au moins qu'un Citoyen zélé vous les dénonce & qu'il réveille votre courage contre un abus invétéré, qui ne peut être détruit que par l'autorité de plusieurs Tribunaux aussi imposants que les vôtres ?

J'ignore comme bien d'autres, quel est l'original à qui nous sommes redevables

A

de l'imbécille coutume qu'on a contractée de finir toutes les Lettres indistinctement par ces expressions triviales : *je suis votre très-humble & très-obéissant serviteur*. Le premier qui s'est servi de cette formule ne croyoit peut-être pas faire une ridicule, s'il écrivoit à un homme supérieur ; mais ceux qui l'ont imité aveuglément, ont fait une grande platitude en faisant un protocole général d'une phrase qui ne peut convenir ni à tous les hommes, ni dans toutes les occasions. En effet, cette phrase commune est une source journalière des plus abominables mensonges, & il n'est permis aux honnêtes gens de mentir ni en parlant ni en écrivant. Cette tournure est gênante, peu spirituelle ; & n'est que le langage d'une politesse artificieuse.

1°. Elle est gênante, en ce qu'il faut l'employer comme un refrain nécessaire ; & pour y parvenir, l'on est forcé de tortiller & de se préparer, par des tours de phrase alambiqués, à retomber sur les termes d'une conclusion bannale & puérile.

2°. Elle est peu spirituelle, en ce qu'elle ne substitue que des mots vagues & plats à ce qui devoit être l'expression d'un sentiment, ou l'énonciation d'un souhait avantageux.

3°. Elle est artificieuse, en ce que les hommes qui s'en servent, sont convenus tacitement, que la tournure en elle-même ne vouloit rien dire, & qu'on pouvoit en toute occasion l'employer sans conséquence. En effet, la même phrase employée ironiquement, renferme un sens tout contraire à celui qu'on paroît vouloir lui donner sur le papier. N'est-on pas de l'avis d'un homme, ne veut-on pas faire ce qu'il propose, *je suis*, lui dit-on, *votre serviteur*. Veut-on blâmer les ouvrages, les systèmes, les entreprises de quelqu'un, on les défavoue en disant que pour le coup on est *son très-humble serviteur*: ainsi cette manière de se faire entendre n'est nullement intelligible. Elle est louche, elle renferme diverses acceptions, & conséquemment ce n'est qu'un verbiage qu'il faudroit retrancher du commerce d'un Peuple qui se dit franc & policé.

Il est aisé de sentir qu'un pareil protocole, n'est qu'une source de mensonges insipides démentis à chaque instant par le fait & l'intention. Celui qui employe ces expressions, & qui les scelle de sa signature, n'est communément ni *humble*, ni *obéissant*, ni *serviteur*: ainsi l'usage ne sert qu'à mettre à la torture l'orgueil de bien des gens, dont la sincérité est ordinairement blessée.

Cette terminaison plate est également employée pour ses supérieurs, ses égaux & ses inférieurs. Il suffit qu'un homme ne soit point à nos gages pour qu'on doive s'en servir; ainsi le Duc & le Marquis ne peuvent se dispenser de faire la grimace, quand par respect pour la coutume, ils sont forcés de signer qu'ils sont les *très-humbles serviteurs* de tous ceux dont ils ont besoin, tels que leur Médecin, leur Avocat, leur Notaire, leur Procureur, leur Banquier & autres qui ne vivent point dans leur dépendance.

L'on écrit à mille gens qu'on n'a jamais ni vus ni connus, & on les assure qu'on est leur très-humble serviteur. Les gens

en place écrivent à tout le Royaume ; qu'ils sont les très-humbles serviteurs de tout le monde. Les Bureaux certifient à tous les Officiers de terre & de mer , qu'ils sont leurs très-humbles serviteurs ; & quand sur la foi de ces promesses ils viennent demander la moindre grace , on les détrompe en leur faisant connoître que ce sont eux-mêmes qui sont les très-humbles serviteurs. Il ont beau porter leurs lettres dans leur poche ; on les assujettit à des démarches , à des lenteurs , à des assiduités qui les font pester & jurer contre des serviteurs à qui ils ne donnent que des imprécations pour gages. Les Financiers sont les serviteurs de ceux qui manient leurs deniers , & ils le leur certifient en les assurant que s'ils ne sont pas exacts à vider leurs mains , ils vont incessamment les contraindre & les faire pourrir en prison. Il en est de même de tous les créanciers qui exercent contre leurs débiteurs , les poursuites les plus ruineuses ; & l'on voit une contradiction perpétuelle , entre des expressions affect-

tueufes & des actes rigoureux, qui vont quelquefois jufqu'à la barbarie.

Non-feulement l'on fe dit le ferviteur de l'homme qui nous eft le plus étranger ; mais on applique même le terme à des coquins, à des ames baffes qu'on méprife, & on le profite jufqu'à s'en fervir avec des fcélérats qui font destinés à n'avoir que le bourreau pour ferviteur.

La haine la plus décidée employe également les mêmes expreffions. L'on fait des reproches à un homme. On lui mande des injures ; on le traite avec colére, avec dedain, & l'on finit par l'affurer qu'on eft *fon très-humble ferviteur* : jamais inconféquence ne fut auffi caractérisée. Un Auteur du fiécle dernier, s'expliquoit avec plus de franchife & plus de raifon. Il écrivoit à un homme dont il croyoit avoir fujet de fe plaindre, & il lui mandoit nettement, *fi les coups de bâton s'envoyoient par écrit, vous ne liriez ma lettre que des épaules* ; un langage auffi clair avoit moins de fadeur qu'un *très-humble ferviteur*, par lequel il ne fe croyoit plus permis de terminer fa lettre. Cependant l'on en voit

de presque aussi injurieuses, au bas desquelles on ne vous fait pas grace de ce maussade refrain.

Les Romains étoient aussi policés, avoient autant d'esprit que nous, & ils faisoient gloire d'ignorer un plat cérémonial, qui allonge une lettre en pure perte. Un simple adieu, *vale*, formoit la conclusion de leur correspondance épistolaire, & il n'en résulroit aucun inconvénient. Nous voyons au contraire, que parmi nous, le commerce de lettres est un assaut continuel de vanité. Chacun cherche des tournures pour ne donner à celui à qui on écrit, que ce qu'il lui faut exactement, & affoiblir la valeur du *très-humble serviteur*. L'orgueil s'industrie d'un côté & il s'offense de l'autre. On pese les termes, l'on s'épuise en exigence, & souvent l'on se brouille pour des lettres qu'on cite comme des monuments de hauteur; beaucoup de gens même craignent ou se dégoûtent d'écrire pour ne point compromettre la dignité qu'ils s'attribuent, & l'on feroit annuellement un très-gros volume des ruptures & des tra-

casseries enfantées par le poids des mots & des phrases dans la conclusion des lettres.

C'est pour se soustraire à cette servitude, qu'il est commode d'être amoureux. Un homme & une femme qui se servent mutuellement *de serviteur & de servante*, n'empruntent point un langage alambiqué. Ils terminent tout bonnement & sans signature par un *je vous aime, je vous adore*, & cela s'entend : ils font mutuellement l'office de *serviteur*, sans se le dire.

Un homme vous a donné cent certificats pour attester qu'il est *votre serviteur*; priez-le de vous rendre le moindre service, de vous faire une commission; il vous demandera avec emportement, si vous le prenez pour votre valet? il vous chargera peut être d'invectives ou de coups : à quoi donc servoit-il qu'il vous assurât fréquemment de sa soumission à vos ordres. Un serviteur est l'équivalent d'un valet; falloit-il donc qu'il prît la première qualité, puisqu'il rougit de la seconde, & la défavoue avec indignation?

Nous avons encore une infinité d'autres usages qui ne sont pas moins insipides. Vous abordez un homme, & comme si vous preniez intérêt à lui, vous lui demandez *comment il se porte*; sans l'écouter, sans attendre sa réponse, vous le prévenez vous lui dites que vous en êtes bien aise; souvent il vous à répondu *qu'il étoit malade, que sa femme étoit morte*; n'importe, vous allez votre train, parce que vous ne pouvez sortir de votre embarras que pour tomber dans un plus grand.

L'usage de boire à votre santé, à vos plaisirs, &c. n'étoit pas plus raisonné; que ne dit-on également je mange, je marche, je chante à votre santé? Celui à qui vous vous adressez, peut vous dire que c'est bien plutôt pour la vôtre que vous faites ces fonctions. Autrefois vous étiez affommés à table de ces prévenances fastidieuses; heureusement les gens du bon ton les ont retranchées, & elles ne subsistent plus que dans le cercle inférieur, où elles font une invitation à boire.

L'on peut dire la même chose de l'u-

fage de saluer quelqu'un qui éternue ; l'on disoit anciennement *à vos souhaits*, *Dieu vous assiste* ; l'on se borne aujourd'hui à un simple salut. Pourquoi ne le pas faire aussi quand un homme touffe, crache ou se mouche ; l'un lui est aussi essentiel que l'autre. Une tradition ridicule semble avoir introduit cette méthode dans un temps d'ignorance, la raison la doit bannir dans un siècle d'esprit.

La politesse veut qu'en se présentant l'on fasse des révérences ; mais il faudroit noter & afficher une gamme pour ce cérémonial. Les uns n'en font point, ou la font de mauvaise grace ; d'autres la font de la tête, des bras, du ventre, des jambes, par dessus l'épaule & semblent vous insulter. Des femmes de qualité en apprennent la grace pour n'en plus faire à la Ville, dès qu'elles en ont fait à la Cour. Enfin c'est une pépinière de querelles, de tracasseries où l'orgueil combat sans cesse. Cette source de guerre n'est pas moins féconde que les embrasades des Dames ; il faudroit retrancher d'un commerce libre & aisé, ces vaines

finagrées qui portent encore plus les livrées de la fausseté que de la civilité.

L'on ridiculise aujourd'hui un homme qui porte des gands , & l'on s'embarrasse d'un chapeau pour ne point le mettre sur sa tête , lors même qu'il pleut & qu'il fait soleil.

Enfin nous avons conservé cent petites pratiques, que le bon sens désavoue, & nous n'y touchons pas , quoique par effort d'esprit , nous ayons la fureur de toucher à tout.

Vous vous piquez , François , de marcher à la lueur du flambeau de la Philosophie. Vous corrigez avec dedain tout ce qui se ressent de l'ignorance , de la foiblesse & de la barbarie de vos Peres. Vous vous noyez dans une foule de productions journalieres sur tous les sujets imaginables. Vous prétendez éclairer l'esprit humain par des découvertes , par des réformes nouvelles ; l'esprit est votre bouffole perpétuelle : mais les changements que vous imaginez sans cesse , ne font-ils pas plutôt le fruit de votre inconstance naturelle , que de la profon-

deur de vos idées ? Vous fermez encore les yeux sur mille petites pratiques qui tiennent à la bonhomie du premier âge, & vous ne remplacez pas tout ce que vous détruisez par des arrangements solides. L'esprit naturel s'est épuisé dans des volumes immenses sur l'Agriculture, sur la Finance, sur la Philosophie ; en a-t-il résulté une découverte aussi utile que la Bouffole, les Lunettes ou l'Imprimerie ? de combien de préjugés n'êtes vous pas encore infectés, & combien ne sacrifiez vous pas de principes ? L'on n'a jamais tant écrit sur l'éducation des jeunes gens, & jamais on ne vit la jeunesse précocce plus indépendante, plus indisciplinée, & moins respectueuse envers ses grands parents. Vous ne respirez que l'urbanité des mœurs & la douceur de la société, & vous ne paroissez dans les Temples ou dans les cercles des femmes qu'avec des armes offensives. Les Grecs & les Romains, dont vous vous prétendez les imitateurs, ne s'exposoient pas à s'égorger entr'eux quand la paix leur permettoit de déposer leurs armes. Ils ne s'en

prévalaient que contre leurs ennemis ; & ne les croyoient pas destinées à former la parure de leurs Esclaves , de leurs Cuifiniers & de leurs plus bas Domestiques.

Vous faites de jolis vers , de jolis compliments , vous avez de jolies modes , de jolies voitures , de jolis spectacles ; vous avez de jolies femmes & souvent de mauvaises meres , de jolis hommes & souvent de plats Citoyens : vous chantez , vous dansez , vous excellez dans la Musique , dans les fêtes ; mais que sont devenus cette vertu mâle , ce courage héroïque , ce généreux patriotisme & ce noble défintéressement qui ont établi les fondemens de votre Monarchie & immortalisé le nom de vos Peres , dont vous avilissez la gloire par des mœurs de Sybarites , par un luxe recherché & par une cupidité effrénée. Ces fiers guerriers , ces vieux Paladins que vous ridiculisez aujourd'hui , soutenoient le nom de Francs , & ils cimentoient de leur sang la grandeur de la domination Françoisse. Ils se connoissoient moins que vous en frisures , en bonne chere , en épigrammes ;

ils faisoient moins de livres ; mais ils étoient sinceres ; ils se battoient avec une valeur héroïque , ils fondoient un grand état , & ils mettoient leur honneur à acquérir des vertus , comme nous mettons le nôtre à nous donner des manieres. Les gentilleffes , les tons maniérés , la délicatesse outrée semblent avoir éteint dans vos cœurs l'amour de la Patrie pour vous le reporter à vous-même , & vous n'y avez substitué qu'un intérêt personnel , & que le desir de la représentation rend souvent fordide. Une frivolité dominante , une inconstance enfantine vous font changer de goûts & de sistêmes , comme de parures. Vous n'avez point de fonds , & vous voulez détruire les formes , comme des antiquailles qui résistent à l'arbitraire. L'enthousiasme du moment est fait pour vous subjuguier ; il vous entraîne & vous écarte sans cesse des meilleurs projets , uniquement parce qu'ils n'offrent plus à vos yeux le charme de la nouveauté. Que nous reste-t-il en effet des établissemens fameux fondés par notre supériorité ? Que conservons-nous

tristesses en bonne chose en y réfléchissant

de l'utilité, de l'opulence de nos Colonies, de nos courses dans le Nord & dans le Sud ? A peine en voyons-nous une ombre légère ; ce ne sont pour ainsi dire plus que les fondations antiques d'un vaste édifice miné par la mer, & prêt à tomber en ruine au premier ébranlement.

Est-ce la constitution des Empires qui a changé ? Sont-ce les vrais principes d'administration qui se sont dénaturés ? Sont-ce ceux qui les font agir qui se sont relâchés ou abusés ? Non, ce sont vos esprits, dont la vicissitude perpétuelle vous a rendus le jouet des vents. Vous courez sans cesse à pleines voiles après cette foible lueur qu'on appelle esprit, & vous en avez fait l'idole du jour. C'est le trésor chimérique après lequel chacun se pique de voler, & que tout le monde se flatte d'avoir saisi. Celui-ci se tourmente pour le chercher, celui-là le produit, l'autre le fait, le façonne & le dernier venu croit toujours en posséder plus que ses prédécesseurs qu'il plaint ou dont il se raille. Il les défavoue, il les renverse pour établir sa supériorité sur la leur. Sa

521 b

confiance, son amour-propre sont sou-
 vent ses seules armes, & le Peuple, té-
 moin & victime de ces combats, ne re-
 cueille d'une pareille anarchie, qu'une
 confusion funeste à son existence. C'est le
 malade qui meurt au milieu d'une assem-
 blée de trente Médecins dont tous les
 avis sont différens. O esprit ! esprit ! quel
 est ton attrait pervers ? quel est ton presti-
 ge ? Semblable à un Météore ambulante,
 tu nous égares tous les jours. Ta fumée a
 offusqué le jugement & l'a relégué dans
 un autre hémisphère. L'esprit volatile
 erre au hazard sans plan, sans guide. Un
 jour détruit ce qu'un autre a vu naître ;
 on fait assaut d'idées & rien de positif
 n'est établi. L'on déclame sur l'altération
 de la politique, l'affoiblissement du com-
 merce, le discrédit de la finance ; mais l'on
 ne fait que frapper l'air par de vains sons,
 on n'indique aucun remede salutaire. L'on
 s'en tient aux spéculations de l'école, &
 l'on s'imagine remédier à tout parce que
 l'esprit nous reste ; mais c'est notre bour-
 reau que nous nous applaudissons de
 conserver, nous le çareffons, & au milieu
 d'une

d'une mer immense d'erreurs, nous avons encore la sotte confiance de croire que nos peres étoient des sots & que nous sommes des hommes supérieurs; semblables au fou d'Athenes, nous croyons que le Pirée nous appartient. Nous critiquons amerément nos ancêtres, mais s'ils ont pu conserver la faculté de s'occuper de nous, ils nous le rendent assurément avec usure. Hélas! si ces bonnes gens, que nous qualifions de *pécotes*, pouvoient revenir sur la terre, il en est très-peu qui ne s'armât d'un bâton pour corriger sa descendance. Rougissez, nous diroient-ils, troupeau de paresseux & de dissipateurs! Nous étions ménagers, c'étoit pour vous engraisser, pour vous procurer des établissemens solides. Nous nous privions de délices pour fonder votre nom, pour cimenter votre opulence. Nous travaillions, nous allions aux combats, nous suivions avec peine les sentiers épineux de la justice, nous nous captivions, nous nous réduisions au simple nécessaire, & pour qui nous imposions-nous cette contrainte? n'étoit-ce pas pour

B

vous, ingrats ! & voila l'usage que vous faites du fruit de nos sueurs. Vous avez encore l'indécence de vous mocquer de nous. Vous nous raillez d'avoir été à pied pour vous faire rouler en carosse. Vous nous reprochez d'avoir vécu frugalement pour vous procurer la somptuosité dont vous abusez. Vous avez raison ; mais notre seul tort est de nous être contraints pour des enfans si peu reconnoissans & si peu dignes de nos soins. Nous avions plus d'esprit que vous, sans avoir autant de prétentions. Notre regne étoit aussi florissant que le vôtre. Nos troupes n'étoient pas moins formidables , notre marine étoit aussi puissante. Nos arts, nos manufactures, nos bâtimens nous suffisoient, nous étions, par notre bonne conduite, aussi riches que vous, & nous vous avons laissé plus de bien que vous n'en laisserez à vos descendans ; enfin nous avons été les créateurs de votre gloire, sachez donc nous respecter ; & loin de briser nos autels, imitez notre bravoure, notre tempérance, notre zele patriotique, notre désintéressement & les autres

vertus qui nous ont attiré une gloire que vous ne méritez pas de tenir de nous. Etes frivoles ! vous déifiez l'esprit , & vous l'employez à nous décréditer ; non , vous n'en avez que le phantôme , & nous en avons la réalité. Nous servions l'Etat , & si nous ne nous piquions pas du bel esprit , nous cherchions à acquérir le bon esprit. Cette vespérie , dans la bouche de nos ayeux , ne laisseroit pas que d'avoir du poids , & chacun sent que leur cause pourroit se défendre au tribunal de la raison. Si nous leur reprochons d'avoir eu peu d'esprit , ils peuvent nous objecter que nous voulons en avoir trop , & l'extrême en tout genre produit des inconvéniens également funestes. La prétention , la bonne opinion sont peut-être l'avantage le plus réel que nous ayons sur eux. Ils faisoient moins d'esprit que nous ; mais en avoient-ils moins ? c'est la question. Il faut convenir qu'ils composoient moins sur l'Agriculture , ils n'avoient pas d'Académies , mais ils tâchoient d'avoir du pain à moins de deux sòls la livre ; & ce n'est pas l'esprit qui nourrit le corps.

Ils ne se vêtissoient que de laine , mais ils craignoient moins le soleil & la pluie ; ils avoient moins de chemins & de parcs , mais ils conservoient plus de terres labourables , & conséquemment leurs récoltes étoient plus abondantes. Ils n'avoient point dans leurs maisons les vernis , les porcelaines & toutes les recherches qui séduisent l'œil , mais leur esprit s'inscrivoit sur leurs maisons comme l'esprit du jour se grave sur les nôtres. Ils bâtissoient pour leurs enfans , & nous bâtissons pour nous-même. Des murailles de trois pieds les garantissoient du froid en hiver & du chaud en été , nos murailles de six pouces font des glaciers ou des tourtieres faites pour redouter la mauvaise humeur des vents ou de la chaleur ; leurs jardins étoient offusqués par de hautes charmilles , mais la fraîcheur s'y maintenoit. Ils s'y trouvoient à l'abri des regards curieux ; & nous , au contraire , nous mettons tout en percées , comme si nous ne faisons jamais que des choses bonnes à voir. Le soleil nous caresse ou nous martyrise à son aise , & l'amour

murmure de ne plus trouver ces retraites ombragées qui faisoient l'ornement de son empire. Ces mêmes bonnes gens vivoient avec frugalité. De simples cuisinières préparoient leurs repas, que nous faisons faire par des teinturiers & des confiseurs, mais la santé étoit le prix de leur sobriété. On les endurcissoit contre les injures de l'air, on les affermissoit contre les vaines terreurs, ou leur apprenoit à souffrir sans murmurer. Ils vieillissoient avec une existence robuste, & nous devenons caducs avant le milieu de notre carrière. Les estomacs sont ruinés, les poitrines sont éteintes, les vapeurs se multiplient; à peine trouve-t-on de la place aux eaux, & l'on ne voit que de jeunes vieillards défavoués également par Mars & par Vénus. Eh! quoi donc? la santé ne vaut-elle pas de l'esprit, & ce dernier la remplace-t-il utilement? Mais, dit-on, ces bonnes gens n'avoient ni carosses, ni diables, ils s'excédoient en pure perte. Erreur, vous dis-je. Ils s'endurcissoient pour marcher à pied ou à cheval, soit à la chasse,

soit à la guerre. Ils apprennent à ne point craindre la fatigue, & ils consacrent leur vigueur à la gloire des armes de leurs nations. Ils soutiennent sans murmure les plus grands travaux, ils portent les fardeaux les plus pesans; l'aspect seul de leurs armes vous étonne & vous fait trembler. Vous ne pouvez plus aujourd'hui les soulever, au lieu que familiarisez de bonne heure avec elles, ils se faisoient un jeu de se revêtir d'un poids aussi glorieux. Environnés d'une muraille de fer, ils se sentoient animés d'une audace qui, sans se rebuter, les portoit aux plus grandes entreprises: ils assailloient, ils se mêloient, ils combattoient en personne, tandis que vous, le chapeau, pour ainsi dire sous le bras, & cuirassés à la légère, vous attendez que le canon vous moissonne, & qu'après avoir renversé indistinctement les braves & les poltrons, il décide la victoire en faveur des Artilleurs dont l'adresse en a le plus renversés. Convenez au moins que la valeur personnelle de vos ancêtres étoit plus exercée, plus exposée, & qu'elle se

faisoit mieux connoître que la vôtre. Le hazard ser voit rarement les gens équivoques ; & il ne suffisoit pas alors de parler de guerre , il falloit favoir la faire soi-même pour mériter des rangs & des distinctions. Le tems donne aujourd'hui ce que la tête & le bras conquéroient alors.

Un point dans lequel , sans contredit , vous excellez sur vos ancêtres , c'est la consommation des denrées. Vous vous plaignez journallement de leur cherté , mais à qui devez-vous ce désastre quand vous avez conduit les choses au point de luxe où elles sont montées ? avez-vous compté avec le ciel ? Vous êtes-vous flattez que la Providence auroit la complaisance de tripler les récoltes , parce que vous aviez la fantaisie de tripler vos dépenses ? Le prix des nécessités est excessif , mais qui oserez-vous en accuser ? Le luxe se communique de proche en proche & il infecte du plus au moins tous les ordres d'un Etat. La terre rapporte depuis long-tems à peu près le même volume de productions , & il en est nombre dont vous avez doublé , triplé &

même décuplé la consommation. Cent mille domestiques de plus à Paris & ailleurs, consomment plus de pain blanc qu'on n'en mangeoit il y a cent ans. On les nourrit plus abondamment. Une multitude d'artisans & d'ouvriers, qui, au siècle dernier se contentoient d'une nourriture commune, aspirent aujourd'hui, par émulation, à un aliment plus raffiné; & c'est un sentiment naturel dans la privation où ils sont d'une foule d'autres choses. Vous vendez d'ailleurs indiscretement votre bled aux Etrangers & vous le convertissez en argent pour subvenir à vos nécessités ou à vos superfluités. A votre grand regret vous ne pouvez pas avoir l'argent & la marchandise, ainsi voila encore une diminution de l'espece; & ces différentes causes réunies en opérant la rareté du grain, doivent en occasionner le surhaussement, puisque la terre n'a point fait de miracles pour tripler la fécondité de ses germes. A mesure que le fonds s'épuise, vous devez acheter plus cher. La denrée hausse ou diminue en proportion des parties prenantes.

L'on doit dire la même chose de la viande. La nature n'a point fertilisé la faculté générative des animaux, & le luxe des tables tend à appauvrir toutes les especes. Il semble même qu'on cherche à les anéantir par l'avidité avec laquelle on court après les primeurs. Les ragoûts recherchés, les jus, les coulis entraînent une destruction qui est à peine concevable; & souvent un seul plat, s'il n'eut pas été rarefié, auroit suffi à la subsistance de quatre familles. On le juge à la mine, on en ignore la valeur, & il n'occupe qu'un très-petit coin sur une grande table, mais souvent répété il opere un vuide dans la société. Gens riches détruisez moins, les pauvres mangeront plus.

Une foule innombrable de citoyens dans les villes & dans les campagnes ne vivoient pas, il y a cent ans, de viande habituellement. Quelques-uns s'en privoient journellement, d'autres n'en usoient que dans des jours privilégiés. L'on en donnoit sobrement aux enfans, & la portion des domestiques étoit évaluée

à un juste taux. Aujourd'hui l'usage en est devenu presque général, & la privation n'en est réservée qu'aux malheureux habitans des campagnes, que l'absolue nécessité contraint à s'en passer. Par rapport aux artisans, aux ouvriers, aux domestiques, ils ne font qu'en user, tandis que les maîtres-d'hôtel, cuisiniers & autres de leur hiérarchie, perdent journellement de quoi nourrir la moitié du Royaume; or cette moitié perdue doit nécessairement faire renchérir l'autre.

Ajoutons qu'anciennement l'observation des jeunes & du carême se faisoit avec une exactitude plus scrupuleuse & plus générale. Les especes se reproduisoient, & la nature avoit le tems de réparer ses pertes; mais à présent aux jours maigres, tout le monde est malade ou croit l'être. C'est une preuve démonstrative de l'affoiblissement de nos tempéramens. Heureusement on ne s'en aperçoit ni aux spectacles, ni aux bals, ni dans les cercles; mais c'est une maladie périodique dont on est faisi à toutes les heures où il faut se mettre à table, & heu-

reusement elle n'est pas dangereuse ; car elle n'influe ni sur le visage , ni sur l'appétit. La société même en est peu affectée. Parcourez cent maisons , vous y verrez mille malades ; mais à peine en verrez-vous deux dont l'état doive vous affliger. La plupart de ces infirmes sont des malades de précaution qui tuent le carême de peur d'en être tués , & qui cherchent à prévenir les indispositions de leurs amis. Ils serviroient peut-être en maigre s'ils étoient plus riches, & les gourmands dont le troupeau est nombreux , feroient encore plus empressez d'aller les visiter.

Il ne m'appartient point de traiter théologiquement ce point de relâchement dans la morale , mais en l'envisageant avec l'œil politique , il est aisé de sentir que la cherté excessive de la viande est notre propre ouvrage , & que nous l'avons rendue inévitable par l'emploi abondant qu'on en fait , par les obstacles à la perpétuité des especes , par la perte immense qu'en font les fabricateurs de ragoûts mixtionnés , par le carnaval perpétuel dont le grand monde fuit le régime ,

& par le préjugé funeste qui s'est introduit, que la nourriture simple étoit une note de pauvreté & une dégradation nationale. Une moitié du monde est occupée du soin de faire manger l'autre, & l'homme à lui seul dévore plus de chair que tous les animaux carnassiers ensemble. Ce que nous avons dit du pain & de la viande peut s'appliquer également aux autres nécessités de la vie, & vous êtes encore à cet égard les artisans de votre disgrâce. Autrefois la France étoit couverte de bois & personne n'en brûloit. Aujourd'hui il devient rare & tout le monde veut en outrer l'usage. Il n'y a pas encore un siècle que les plus grandes maisons de Paris ne contenoient que deux ou trois feux tout au plus. La famille se rassembloit autour d'une vaste cheminée, & l'on ne formoit qu'un cercle & qu'un cœur. Les enfans y puisoient les instructions & les mœurs de leurs parens. On y découvroit leurs inclinations & on les élevoit dans la dépendance. Aujourd'hui entrez chez un homme à son aise, vous y trouverez un feu chez Monsieur,

un feu chez Madame, un feu chez chacun des enfans, un feu pour le maître-d'hôtel, un feu pour la femme de chambre, un feu dans la cuisine, un grand feu dans l'antichambre, un feu dans la loge du portier, & sans doute quelques autres, s'il y a bureaux, secrétaires ou commis. Dieu fait avec quel ménagement tous ces subalternes brûlent du bois qui ne leur coute rien ! ce n'est donc pas exagération que de dire qu'il y a tel citoyen dont la provision de bois se trouve centuplée. Les forêts des environs de la capitale se sont dépeuplées, il faut faire venir son chauffage de plus loin, conséquemment le prix doit en être plus considérable. Le moindre bourgeois rougiroit de se chauffer avec des mottes qu'on employoit autrefois. Le coteret ne respire que le ton de la mauvaise compagnie ; il faut donc faire sa provision abondamment & à grands frais : mais doit-on s'étonner & se plaindre de cette augmentation de dépense ? Nous seuls la voulons, nous seuls l'avons provoquée. Il est difficile de consumer beaucoup & qu'il n'en

coute guere. Voulez-vous faire diminuer le bois ? brûlez-en moins, retranchez-en l'abus, alors les débitans au lieu de vous faire la loi, la recevront de vous; les mercenaires qui vous environnent vous ruineront moins vite; mais vous voulez représenter, ne vous plaignez donc pas, & payez sans bruit l'intérêt de la vanité qui vous domine. C'est elle qui est votre tyran & qui vous met dans l'embarras.

L'épidémie a pénétré jusques dans l'intérieur des Communautés religieuses. Il y avoit anciennement des salles du commun, des foyers au bout du Dortoir où la Communauté entiere se chauffoit & où chacun alloit tour-à-tour puiser la chaleur dont il avoit besoin; aujourd'hui il n'est point de maison où tous les chefs n'ayent leur appartement échauffé. Les confesseurs, prédicateurs, gens de cabinet, ont chacun leur feu particulier, & il n'y a que les jeunes freres à qui cette faculté soit interdite. L'on convient que c'est un toulagement bien placé pour les gens utiles dans une maison, mais l'espece

en elle-même ne s'en altere pas moins, & plus elle deviendra rare, plus elle sera chere, parce que la terre est moins prodigue que vous. Vous forcez sa dépense, mais vous ne la néceffitez pas à doubler la matiere; cessez donc de lui reprocher la cherté de ses productions. Ce n'est pas elle qui a changé, c'est vous seuls, & elle ne doit rien à vos caprices. Ce n'est pas sa faute si vous êtes plus délicats, plus frieux & plus magnifiques que vos prédécesseurs.

Les mêmes réflexions s'appliquent aux loyers des maisons sur lesquels on entend des exclamations journalieres. Une seule maison suffisoit autrefois pour contenir trois ménages honnêtes. Les maris & les femmes n'avoient qu'un appartement. Les enfans n'en avoient qu'un. Le domestique étoit moins nombreux & moins difficile; aujourd'hui l'on ne voit point de bourgeois aisé qui ne se croye mal logé s'il n'a une grande cour, des écuries, des remises sans nombre, une antichambre, un fallon, une chambre à coucher, un cabinet, un boudoir, des commodités à l'angloise, des dégagemens & un

jardin ; cette enfilade doit être garnie de verres de Boheme , de vernis , de peintures , de glaces & de dorure. On abandonne le cœur de la ville pour se transporter dans les fauxbourgs , quartiers écartés où le jour est plus grand & l'emplacement plus vaste. On se pique d'émulation , on force le propriétaire en dépense & l'on encense la mode ; n'est-il donc pas juste de payer cette manie , & croyez-vous qu'on satisfera vos fantaisies pour rien ? Guérissez-vous-en ou ruinez-vous & faites votre procès à vous-même. Vos domestiques sont aussi difficiles à loger que vous , il leur faut des embellissemens & des commodités. Une femme de chambre exige un appartement tel que l'occupoit autrefois la plus riche bourgeoise ; eh bien , portez la peine de votre complaisance aveugle. Appauvrissez-vous par imitation & n'accusez pas les loyers d'avoir le prix que vous y mettez vous-même & que votre luxe rend nécessaire. Le propriétaire a fait sa supputation en cherchant à prévenir votre goût pour la décoration. Il a voulu séduire vos yeux
&

& tendre un appas à votre frivolité ; il a réussi , foyez donc contens tous deux.

Il y a cent ans , qu'il n'y avoit pas , à Paris , vingt maisons où l'on brûlât de la bougie. Dans les Palais où l'on s'en servoit , elle étoit réservée pour le seul appartement des Maîtres. On la donnoit en compte à ses gens , & on l'éteignoit souvent lorsqu'on se trouvoit seul. Aujourd'hui il n'est point de mince bourgeois qui n'en fasse un usage habituel dans des lustres , dans des bras , dans des flambeaux. Les Domestiques même la prodiguent. Ce n'est point un objet de nécessité premiere ; il faut donc que le luxe paye , quand le luxe le fait renchérir par la destruction de l'espece. Le Royaume seul ne peut fournir à sa consommation ; il faut tirer la Cire des pays étrangers. Le grand débit en fait la cherté , & l'on s'étonne sans cesse que des insectes aussi minces que l'Abeille & le Ver à Soie , puissent suffire à éclairer & à vêtir un grand Royaume. Il n'est presque plus personne , même du plus mince état , qui ne se pare de leurs dons ; com-

ment veut-on que de si foibles ouvrières, puissent fournir sans cesse à l'entretien de nos corps & de nos yeux ? Il faut au moins récompenser les travaux de ceux qui les élèvent, & qui soignent leur délicatesse. Vous vous plaignez que leurs présens renchérissent, faites en baisser le taux en n'y mettant pas l'enchere ; mais non, vous en seriez encore plus avides, si le prix en devenoit plus fort. On achete plus les choses pour se distinguer que pour s'en servir.

Le Sucre n'étoit, dans son origine, qu'un mets distingué dont on usoit avec la plus grande modération ; l'on pensoit même que c'étoit un sel dont l'excès étoit échauffant & mal-sain. Son usage se bornoit à confire des fruits, adoucir des liqueurs, & tempérer l'aigreur ou la frigidité de certaines boissons. On n'en usoit qu'avec précaution, & on l'interdisoit aux enfans, à qui l'on en faisoit un objet de récompense. La profusion qu'on en fait aujourd'hui est devenue immense & fonde la richesse des colons nationaux ou étrangers du nouveau monde. Plus on

en employe , plus il devient rare suivant les circonstances , plus il doit enchérir ; or par le fréquent usage l'on travaille journellement à en soutenir le prix , qui ne peut plus baisser que par la concurrence d'une multitude de possesseurs. L'excès, dans l'usage, est une faveur justement accordée aux propriétaires de nos Colonies ; mais s'ils augmentent leur denrée , n'est-ce pas nous qui leur en fournissons l'occasion , par l'empressement avec lequel nous prodiguons le fruit de leurs travaux ? Le Sucre originaiement étoit un espece de remède , aujourd'hui c'est une pâte ductile qu'on prodigue à tout propos. Non contens d'en faire une nourriture , en le mêlant avec les aliments , des Officiers industrieux en font des fleurs , des boëtes , des châteaux , des moulins , des portraits. Nos défferts sont ornés de figures , de représentations de toute espece ; l'on en fait de grandeur presque naturelle , & l'on en bâtiroit même de grandes maisons , si l'on ne craignoit que le soleil & la pluie ne les fissent tomber en caramel.

La dépense des écuries est excessive ; mais faut-il en paroître surpris ? le grand Seigneur n'avoit autrefois que quatre chevaux, & le bon Bourgeois se borroit à deux pour lui & pour sa femme. Aujourd'hui, Pere, Mere, Enfans, Intendants veulent avoir leur voiture. Le ton a décuplé à cet égard. L'on ne trouve plus de maisons où il y ait assez de remises & d'écuries. On employe les chevaux si jeunes, l'on veut aller si grand train, que les Haras ne peuvent plus fournir. On les épuise ; mais l'émulation s'introduit. Il faut faire venir de l'étranger des bêtes distinguées, qui coûtent des sommes immenses. Chacun veut être connoisseur, amateur, brûleur de pavé, & se faire une réputation dans ce genre, dût-on écraser la moitié de la Ville. De plus, l'immensité des Cabriolets a doublé le nombre des chevaux. L'espèce en croissant doit nécessairement en faire hausser le prix. A peine en trouve-t-on déjà malgré l'attention du Gouvernement. Dans dix ans ils doivent être encore plus rares & plus chers ; or à qui

vous en prendre ? Vous mangez perpétuellement votre bled en verd. La consommation que vous faites influe également sur la paille, sur l'avoine, sur tous les genres de fourrages, sur les cuirs & sur les ouvrages de toute espèce ; mais ne vous en plaignez pas, ou plaignez-vous seulement de n'être pas plus sages. ? Voici la différence des temps. Chacun ne vit aujourd'hui que pour soi. Vos peres alloient à pied pour vous faire aller en carosse, & vous allez en carosse pour faire aller vos descendans à pied.

Affurément, si la marchandise augmente, c'est la faute de l'acheteur, & non pas celle du vendeur, qui doit naturellement chercher son avantage. Le Sucre peint de toutes les couleurs, n'est qu'une superfluité pour flatter la vue, modérez-en la déprédation, vous en ferez nécessairement tomber le prix, & vous ne vous plaindrez plus de le payer trop cher. C'est votre dissipation qui le rendroit excessif, si vous pouviez en tarir la source.

Je ne m'appesantirai pas sur le détail de vos chevaux superbes, de vos ca-

rosses brillants, de vos ameublements magnifiques, de votre vaisselle somptueuse & de l'immensité de vos pierreries. Votre mobilier constitue une richesse de Prince; or c'est cette foule de superfluités qui vous gêne sur le nécessaire, & qui vous en fait trouver le fardeau plus pesant. Le luxe peut être utile dans un grand Royaume; mais il n'est pas nécessaire qu'il empoisonne tous les Etats. Il est peu de particulier riche ou non, qui ne se croie obligé par ostentation, de pendre aux oreilles & au cou de sa femme, cinq ou six mille livres de rente; & vous l'entendrez crier amèrement contre la cherté du beurre & des œufs, qui lui coûtent cent écus par années. Vous ressemblez tous à ces politiques hétéroclites dont la société fourmille. On les entend gémir, déclamer avec emportement & anathématiser une imposition qui leur coûte dix pistoles par an; mais dans l'instant même vous les voyez courir à une table de jeu, ou ils perdent lestement cent louis. Ils se disent Patriotes, oui; mais pourvu qu'il ne leur en coûte rien. Ils veulent

avoir abondamment le nécessaire , le superflu & toutes leurs commodités ; mais ils voudroient encore qu'on les leur fournît sans peine & gratuitement. Ces grands déclamateurs s'affichent pour des gens d'esprit ; mais est-ce là avoir de l'esprit ? S'il s'en trouve dans ces procédés , il faut convenir que l'esprit dont vous vous piquez est d'une étrange nature , & qu'il produit bien des effets funestes pour vous & pour votre postérité.

Le goût des connoissances générales a séduit la Nation entière, & les partisans de la nouveauté se sont érigés en précepteurs du genre humain. Ils ont aspiré à instruire les Nations ; ils ont prétendu changer les mœurs ; ils ont opéré une révolution , & leurs prosélites se sont multipliés. Les Sciences, les Arts, le Commerce , la Jurisprudence & l'Agriculture elle-même ont vu leurs antiques fondemens attaqués. L'on a cru voir une métamorphose universelle , & l'on a cherché à briser les entraves qu'opposoient les anciens réglemens, les Loix même, fruit de la sagesse & de l'expé-

rience des anciens Magistrats ; ces précautions qui avoient été pendant tant d'années la source de l'aifance & de la félicité des Peuples, ont été regardées comme contrariantes le bien Public. L'on a crié hautement à la réforme, à la liberté ; & qu'en a-t-il réfulté ? des difputes. Vous n'êtes pas encore d'accord fur les avantages, ou la fatalité de l'exportation. Les uns invoquent de grandes maximes ; les autres s'en tiennent à la fimple expérience ; & le Peuple au milieu de ces débats craint de mourir de difette dans le fein de l'abondance. Jamais on n'a promulgué tant de règles, tant de leçons fur l'Agriculture ; mais c'est moins travailler pour la terre que pour les Bibliothèques. Grands Auteurs, vous êtes bien intentionnés ; mais démontrez-nous que vos nouvelles cultures produifent un boiffeau de bled, un muid de vin, un cent de pommes de plus qu'au temps du grand Sully ? Le Cultivateur, attentif à fes intérêts, n'eft pas absolument fans efprit fur ce qui le concerne. Il obferve, il éprouve, l'efpoir du gain

le rend industriel. Il n'étudie que son sol, c'est l'effaroucher que de l'envoyer à l'école. Sa pratique journalière lui paroîtra toujours plus sûre, que votre scientifique théorie. Vous faites vos expériences sur un bureau, & son père lui a appris à faire les sennes sur des champs destinés à être ensemencés.

Nous avons vu une époque où le Royaume entier étoit devenu financier. Chaque jour voyoit éclore des volumes affommants, où chacun donnoit ses rêveries pour des principes assurés d'administration. Il sembloit qu'on eût comploté de renverser le Gouvernement, & tout misérable fabriquant de système se piquoit d'avoir raison & de renfermer tout l'esprit du monde dans sa tête. Qu'est devenue cette fureur ! Heureusement elle a passé de mode. La Finance est restée à peu près sur le pied où elle étoit. L'on pourroit même croire qu'elle a décliné, puisqu'on s'acharne moins à la déchirer. L'envie avoit aiguîsé contre elle ses dents, qui se sont peu-à-peu émoussées. Les gens en place ont eu le bon esprit de laisser évaporer le feu de l'épidémie, sans

se prêter à l'aveugle chaleur des enthousiastes, & la Finance a suivi la route qui lui avoit été tracée par le grand Colbert & Desmarests.

Les nouveaux systèmes, les combinaisons modernes auroient-ils rendu notre temps supérieur, en ce genre, à celui de ces Grands Hommes? ne nous en flattons pas. La machine est sagement montée: les idées gigantesques, les lueurs fanatiques ne serviroient qu'à la briser & à répandre une confusion fatale. Les innovations sont communément l'Ouvrage de gens désœuvrés, qui n'ont rien à perdre ou qui ne peuvent que gagner dans un changement d'état. Ils se parent en vain du masque de Citoyen, c'est leur intérêt personnel qui les guide. C'est leur amour propre qui les offusque; ainsi n'en soyons jamais la dupe. En toute administration pécuniaire, l'esprit sert moins que la droiture & l'exactitude. Ce sont ces qualités qui enfantent la confiance & le crédit. Un Royaume qui réunira ces deux avantages sera toujours plus florissant, qu'un Etat ou il n'y aura que beaux es-

prits & des inventeurs de spéculations
métaphisiques.

Nous sommes journellement inondés
d'Écrits sur le Commerce , sur ses ressour-
ces & sur son extension ; qu'a-t-il résulté
de la plupart de ces rêveries , qui occu-
pent la tête d'un songeur qui se croit
profond & qui n'est que creux ? Si le
Commerce eût été mal administré du
temps de Colbert , Louis XIV auroit-il
fait de si grandes choses ? se feroit-il vu
en état d'entretenir des armées si nom-
breuses sur terre & sur mer ? Auroit-il
formé des entreprises si glorieuses à la
Nation ? Auroit-il fortifié son Royaume,
l'auroit-il embelli par une foule de ri-
ches monuments qui éterniseront la
gloire de son règne ? Eh bien , ce sont les
fondateurs de sa grandeur que nos no-
vateurs aspirent à attaquer. Non-seulement
on blâme Colbert ; mais des insectes mê-
me portent l'audace jusqu'à le regarder
comme un radoteur, dont les vues étoient
bouchées & bornées. Rougissez présomp-
tueux , d'insulter sa cendre , & fléchissez
le genou à son seul nom. Qu'avez-vous

fait ? qu'avez - vous imaginé qui puisse balancer ses projets & ses hautes entreprises ? Vous avez fait des brochures , vous avez fait des critiques, & vous vous êtes montrés superficiels. L'esprit est bon en soi ; mais il faut le régler, l'appliquer , & seul il ne suffit pas. Souvent même il nuit. Ce n'est pas avec l'esprit uniquement qu'on lève des armées, qu'on gagne des batailles , qu'on fait fructifier la terre, qu'on perfectionne les Arts, qu'on fonde des Manufactures , enfin qu'on s'enrichit aux dépens de l'Etranger. Ces merveilles exigent du génie , & l'espece en est si rare qu'on à peine à les citer.

Vainement notre siècle s'estime plus que les autres , mais quelles découvertes utiles a-t-il enfanté ? L'Imprimerie , la Poudre à Canon , la Bouffole , les Lunettes , les Téléscopes , les Barometres font des inventions de nos Ancêtres que nous osons traiter d'idiots. Ils aidoient les humains , que notre caquet prétend instruire. Ils se rendoient utiles , & nous ne sommes que verbeux & confiants. Sans eux nous serions encore bien au-

Efforts de ce que nous sommes. Nous prétendons les corriger, les perfectionner, & nous sommes forcés de convenir qu'il n'en a encore résulté rien de transcendant pour la perfection de la vie animale & politique. Mais ces réflexions ne corrigeront personne. Il n'est point d'imbécile qui ne pense que si les choses ne sont pas changées en mieux, c'est parce qu'on n'a pas écouté ses avis, & adopté ses systèmes ridicules.

Vos vues sont si peu assurées sur l'intérêt du Commerce, que vous doutez encore actuellement, & vous disputez chaudement sur la question de savoir si l'existence d'une Compagnie nationale vous est avantageuse ou non. La vôtre existoit depuis environ soixante ans, & c'est trop pour des François qui ne veulent que du nouveau. Elle avoit éprouvé des succès, des revers & nombre de familles y avoient établi le siège de leur fortune. Elle sembloit reprendre faveur lorsque les Néologues ont cru devoir lui porter les plus vives atteintes. La discussion traitée sérieusement a été termi-

née par des pantalonades , & le Publicari de voir agiter en bouffonnant un point d'administration qui intéresseoit aussi essentiellement la fortune d'une multitude de particuliers recommandables ; ce n'étoit pas là le cas de faire de l'esprit , & celui qu'on y a mis n'en portoit qu'imparfaitement les livrées ; mais telle est la force du génie qui nous domine. Pour ne point ressembler à nos Peres , nous rions de ce qui les auroit fait pleurer , & nous croyons que la fumée de l'esprit remplace quelquefois les biens réels que nous perdons ; mais pour résoudre nos doutes sur la matiere controversée , il falloit consulter les Anglois plus grands calculateurs que nous. Ils n'auroient pas balancé à résoudre la question ; & dans les circonstances où ils sont , ils vous auroient donné des millions pour anéantir une Compagnie rivale de la leur. Quelques autres Nations auroient pu financer de même , & il y auroit eu un esprit effectif à tirer un si bon parti de son désastre. Dans les naufrages il faut user de toutes ses ressources.

Une Compagnie subsistante, se trouve en bute à tous les traits des Novateurs, l'on cherche à la renverser. Est-elle détruite? nous verrons éclore de nouveaux systèmes pour la faire revivre. L'esprit toujours impatient ne peut voir les établissemens ni faits ni détruits. Vous êtes de vrais Chimistes qui alambiquez tout pour en tirer de l'esprit. Vous en mettez jusques dans la Morale qui n'en exige point, dans la Médecine qui n'en demande guere & dans la Jurisprudence qui pourroit s'en passer; mais vous n'en mettez pas dans vos mœurs, qui en ont besoin pour votre fortune & votre repos. Il faut cependant convenir que dans l'immensité des découvertes que notre siècle a vu paroître, l'on en peut citer trois entr'autres dont l'utilité est évidente.

La première, est la facilité de recevoir des Lettres à toutes les heures de la journée. Des Montagnards venoient de leurs tannières nous mettre à contribution, & la brosse à la main en guise de caducée, ils faisoient les commissions & les galants

messages de Paris. Chargés de nos dépouilles, ils faisoient passer dans leur pays le bénéfice qu'ils faisoient sur nos Citoyens, & c'étoit autant de perdu pour le Royaume. Une administration mieux entendue & plus utile à enlevé à des forains cette branche de Commerce, pour la confier exclusivement à des Nationnaux. On ne peut que s'applaudir d'un changement aussi glorieux. C'est une victoire que notre esprit a remporté sur les Savoyards.

La seconde nouveauté, à eu pour objet la réforme des Porteurs-d'Eau. Ils ne la fournissoient qu'en petite quantité. Ils la prenoient au premier endroit, & souvent dans des endroits bourbeux. La santé se trouvoit compromise à s'abreuver d'une Eau salie par les immondices de la Ville. Nos Peres avoient été assez simples pour ne jamais s'occuper de ces inconveniens; mais nous qui sommes plus déliés, nous en avons senti tout le danger, & nous avons songé à marier la salubrité avec la commodité. Aujourd'hui des chars pompeux promé-
nent la
boisson

boisson du Citoyen pauvre ou riche. Elle est limpide, elle est salubre. On l'a puisée dans le sein de la fluidité, pour la déposer dans les réservoirs les plus purs. Le Citoyen pourra se défaltérer à peu de frais avec une liqueur sûre, légère & coulante. Combien de maladies vont disparoître ! Chacun à l'envi travaille à rendre le régime plus précieux encore à la société. Ceux qui nous empêchoient de mourir de soif, vont peut-être mourir de faim ; mais il n'importe, la généralité doit l'emporter. C'est le bien public qui parle. La postérité apprendra que nous avons eu plus d'esprit que nos ancêtres, & que nous avons été plus fins que les Savoyards & les Porteurs d'eau.

La troisième découverte sublime, est celle qui tend à enlever aux Vuidangeurs une subsistance, qu'ils n'obtiennent qu'aux dépens des nez & goziers de toute la Ville. Personne jusqu'à présent ne s'étoit ingéré de fourrer le nez dans leurs affaires. On respectoit leurs fonctions, & l'envie n'osoit y mordre. Mais l'esprit est péné-

trant & s'introduit par-tout. Il s'est piqué
 d'aller au secours de ceux qui soupent
 en ville, & il a voulu qu'ils pussent
 faire leur retraite sans se voir exposés à
 rendre avec peine, par la ville, le repas
 qu'ils venoient de prendre avec plaisir.
 Un ventilateur va purger l'air des va-
 peurs crasses dont il étoit offusqué. Les
 voisins ne seront plus incommodés de
 loger avec d'autres hommes. Les fumées
 fuligineuses gagneront la région supé-
 rieure, & se logeront où elles pourront
 dans le vuide de l'air; mais les maisons
 seront purgées des exhalaisons infectées
 qui les deshonorioient. La bénignité du
caput mortuum, ne causera plus des dé-
 goûts & des maladies. Chacun même
 pourra avoir son petit ventilateur parti-
 culier, quand le privilège ne sera plus
 exclusif; & par ce moyen on imposera
 silence aux odeurs les plus fortes. C'est
 une lettre de cachet pour exiler à jamais
 la puanteur qui bleffoit continuellement
 la délicatesse de nos organes. Les terres
 trouveront moins de sels nourriciers pour
 les engraisser; mais nos aliments en se-

font plus purs. Les parties grossieres en seront évaporées , & l'olfacte de nos dames ne sera plus scandalisé par des rencontres fâcheuses , qui les forcent à lever leurs glaces dans le cœur de l'Eté. Réjouissons-nous d'avance de la réussite présumée d'un si beau secret. Il a fallu six mille ans pour le trouver ; mais l'on n'a rien perdu pour attendre : il nous étoit réservé & confirme pleinement , que nous avons plus d'esprit que les Savoyards , les Porteurs d'eau & les Gadouards.

Actuellement , dit-on , notre sagacité s'exerce sur la réformation des Laitieres ; ainsi notre raffinement s'attache aux pauvres gens qui usent de leur industrie , & c'est ce qui fait dire aux Etrangers que notre esprit n'est souvent qu'une bête.

Mais tandis que votre esprit se perd dans le vuide des futilités, vous oubliez, sous l'œil attentif d'un Ministre laborieux & bien intentionné , les points essentiels qui vous intéressent. Vous conservez des Cimetieres au centre de la Capi-

tale, vous avez des Sépultures dans vos
 Eglises, des Tueries d'Animaux dans de
 petites rues infectes, des Hôpitaux dans
 le centre de la Ville, & de mauvais lieux
 dans tous les quartiers, dans toutes les
 promenades & dans toutes les rues. Vos
 Salles de Spectacles sont mesquines &
 embarrassées, vos Fiacres sont à faire
 horreur; ne craignez-vous pas qu'on
 vous reproche d'être voluptueux sans
 être délicats? Songez du moins à retran-
 cher le mal, avant de vouloir faire le bien?

L'on pourroit compter au rang de vos
 gentilleses de l'esprit, ces modes, ces se-
 crets, cette foule immense de remedes &
 de découvertes, dont vos Gazettes & vos
 Journaux sont inondés. La plupart ont
 pour objet de rendre la santé immua-
 ble, ou même de conférer l'immortalité.
 Il est vrai qu'ils ne diminuent en rien les
 droits des Médecins & des Fossoyeurs;
 mais il est toujours bon d'en essayer.
 Peut-être à la fin on en découvrira quel-
 qu'un plus puissant que la mort & la
 maladie; l'application infatigable qu'on
 met à le chercher, prouve au moins que

L'esprit se multiplie sous toutes sortes de formes, que tout François veut y trouver le fondement de sa subsistance & de sa bonne opinion.

○ L'on doit compter aussi parmi vos chefs-d'œuvres la plupart de vos Livres nouveaux ; mais pour en accélérer le débit, il ne faudroit pas les confier aux Libraires. Ils devroient être vendus par les marchandes de modes, qui les orneroit de pompons, de rubans. Les jeunes filles de boutique en auroient la distribution, & les feroient payer en proportion des graces de la marchande. Ce commerce formeroit une amufette de l'esprit, qui feroit tout à la fois agréable & lucrative. Combien d'Auteurs y gagneroient ! Ne devoit-on pas aussi vous féliciter sur l'élégance avec laquelle vous avez laissé les Anglois vos maîtres, en arriere dans la composition des Vauxhalls? Vos coups d'essai vous ont porté au dernier période. Il est vrai que ce sont des Etrangers qui ont exécuté ces fêtes galantes ; mais ils l'ont fait avec un goût qui ne se prend qu'à Paris. C'est vous qui leur avez

donné le ton de la perfection. Le seul danger qui menace cette nouveauté brillante, c'est la gêne des privilèges exclusifs. Il est difficile que la nation Française persiste pendant trente ans dans le même goût. La concurrence entretient l'émulation, & le Public aime la liberté du commerce. TANT TENU, TANT PAYÉ : c'est sa devise. Il aime à juger & à aller librement où son plaisir l'appelle par préférence ; ainsi pour avoir trop de fêtes & trop d'esprit, craignez de perdre les avantages dont vous jouissez effectivement. Le mieux est souvent l'ennemi du bien. Il est certain que vous avez toutes sortes d'esprits pour jouir, pour vous ruiner ; & si vous n'êtes pas riches, vous vivez comme si vous l'étiez en effet. Le surplus est l'affaire de vos créanciers & de votre descendance ; mais elle fera comme vous, elle vivra sans compter. Si elle se plaint, on lui démontrera qu'elle a tort, & qu'elle a plus que nous, ce que nous avons au-dessus de nos ancêtres. En effet, il n'y a pas d'apparence que nos dépenses nécessaires aillent en diminuant ; ainsi

Il faut croire que les revenus des propriétaires augmenteront aussi en proportion. C'est une regle assez conséquente : vous vous plaignez journellement de payer le pain, le vin, la viande, le foin, la paille, les étoffes, & toutes les denrées au double de ce qu'elles coutoient à vos ancêtres. 1^o. Vous tarifiez les espèces par un excès de consommation. 2^o. Prenez & lisez les Baux que vos peres & vous, avez faits depuis soixante ans à vos Fermiers, à vos Locataires. Si vous êtes de bonne-foi, vous y verrez que vous avez plus que doublé l'imposition que vous avez mise sur ceux qui ont traité avec vous ; or est-il juste que l'on vous donne au simple, ce que vous vendez au double. Le Fermier, dont le prix de la location est doublé, doit doubler pareillement le prix de ses ventes. L'artisan, le journalier qui achète tout plus cher, doit pour subsister, renchérir ses façons & ses journées. L'imposition suit la progression de vos récoltes, & de proche en proche tout devient exorbitant, parce que le possesseur de fonds a

été le premier qui a appesanti le fardeau. C'est souvent un homme injuste qui voudroit profiter seul du furtaux ; il voudroit vendre, louer fort cher, & qu'on lui donnât sa subsistance au rabais. Il crie ; mais qu'il compare ses Baux avec ceux de ses peres, il verra que depuis 1700 & même 1720, il s'est rendu le premier auteur de l'augmentation successive. Ceux qui n'avoient ni maisons ni terres, n'ont pas eu le même avantage que lui ; il a donc fallu pour se trouver au pair, qu'ils fissent valoir leur industrie, & dès-lors tout a nécessairement doublé de prix avec le principe des valeurs, contre lesquelles l'homme riche plaide les mains garnies.

La même progression doit vrai-semblablement se faire. Votre pere avoit dix mille livres de rente en fonds. Vous les avez portées à vingt. Votre fils les fera monter jusqu'à trente. Votre grand'Mere a eu soixante mille livres en dot, votre mere cent, votre femme trois cent, votre bru, apportera cinq cent mille francs, & obtiendra un douaire de 20000 livres ; quoique celui de votre bisayeule ne fût

que de 2000 livres. Il fera bien juſte auſſi que votre fils paye ſes dépenſes au pro-rata de ſon augmentation , & d'encore en encore jugez ce que tout ceci deviendra dans quinze ſiècles , ſi la machine ſubſiſte. Le malheureux fera toujours le plus à plaindre ; il lui faudra deux têtes , quatre bras & ſix fois plus d'eſprit qu'à préſent. Si un œuf vaut dix louis , la journée d'un ouvrier ſera de cent , & le niveau ſe maintiendra , parce qu'il faut que les hommes & les évènements ſoient liés par une chaîne qui les rende dépendants les uns des autres. Nous nous croyons plus pauvres que nos peres , & nous dépenſons plus qu'eux , parce que nous avons plus d'eſprit. Nos enfans ſe croiront auſſi moins riches que nous , & voudront dépenſer davantage pour montrer plus d'eſprit encore qu'ils ne nous en attribueront ; & ainſi de génération en génération , l'on ſe moquera les uns des autres. L'on ſe plaindra , l'on ſe critiquera , l'on ſ'enorgueillira & l'on prouvera que chaque temps a ſa vanité & ſa ſotiſe. Un des plus tristes effets de

la présomption qui fait partie de notre esprit, est de vouloir que la machine générale aille bien & que tout se meuve d'un pas égal, lorsque chaque individu particulier craint de se contraindre pour concourir à la marche commune. L'abondance de l'esprit a produit le relâchement dans l'amour des devoirs. L'on décide, l'on veut agir par soi-même, l'on veut juger, & l'affaut des talents semble avoir anéanti l'esprit de la subordination. La jeunesse est l'âge de confiance, & dès le premier pas elle se croit appelée aux emplois, aux grades, aux décisions. Elle entre de bonne heure dans le monde, & l'on voit la vivacité lutter sans cesse contre des talents mûris par la réflexion & l'expérience. Delà naît une anarchie souvent funeste à la généralité. L'on veut, à quelque prix que ce soit, passer pour avoir de l'esprit afin de se mettre à la mode, & il n'est point d'état qui n'écrive, ne differte & ne politique. Le regne du silence & de la méditation est passé.

Nous sommes tyrannisez tour-à-tour

par deux fievres épidémiques. La première est celle de nous enrichir sans délicatesse sur les moyens d'y parvenir ; mais nous n'ambitionnons d'être riches, que pour nous appauvrir par les fantaisies. Nous oublions que ce n'est pas le nécessaire qui nous épuise, & qu'on n'est jamais riche que par sa modération.

La seconde est la supériorité d'esprit qui nous porte sans cesse à renverser, détruire, dénaturer ce que nous avons sous les yeux en naissant. L'on rougiroit de penser, de parler, d'écrire & de se gouverner comme on faisoit au siècle dernier. Les idées, les usages, les manieres ne sont plus que de vieux portraits de famille qu'on a relégués dans des greniers. Ceux qui les citent, passent pour des radoteurs comme eux. Arrive-t-il un événement utile ou glorieux ? tout le monde l'avoit prévu ; chacun y a eu part & prétend s'en donner la gloire. Le succès au contraire a-t-il trompé notre espoir ? ce n'est la faute de personne ; on désavoue le fait, on se rejette les uns sur les autres,

On dispute, on écrit & souvent la vérité; reste ensevelie dans les ténèbres. L'injustice s'égaré quelquefois, jusqu'à faire retomber la cause du désastre sur ceux qui gouvernent; mais sont ils des dieux? sont ils des anges? Quelques lumieres, quelques talents, quelque bonne volonté qu'ils rassemblent, ils sont soumis aux loix de la nature, & ils dépendent des causes secondes. Ce sont des Architectes à qui il faut de bons coopérateurs & de bons outils; peuvent-ils en trouver toujours? Un grand Général à besoin de bons officiers & de bons soldats, pour exécuter ses ordres sans reculer. Tout homme chargé d'une administration supérieure est forcé d'employer une foule de subalternes. Eh, comment les trouver tous fidèles & éclairés dans un pays où chacun se dit; à la Patrie, *c'est moi*: je dois par préférence, comme premier citoyen, me ménager & m'élever. En effet, l'on ne peut pas nier que le relâchement sur l'amour du bien public, ne nous ait fait tomber dans un engourdissement funeste à

la chose publique. Le desir des commodités nous a énervez sur le zèle sur les devoirs, sur l'exacritude, & c'est souvent par la négligence des inférieurs, chacun dans leur ordre, que les supérieurs éprouvent des inconveniens qu'ils n'ont pu prévenir. Chacun veut commander avant de favoir obéir. Chacun a la présomption de se croire plus d'esprit qu'aux autres, & de là viennent la confusion, les mal entendus & les fausses démarches. Les choses ne peuvent jamais bien aller, s'il n'y a une intelligence, un rapport direct des causes premières aux causes secondes, pour s'aider & se soutenir mutuellement.

Ajoutons que la distribution des places n'est pas toujours l'effet d'un choix réfléchi. Les jeunes y prétendent comme les vieux, & souvent les emportent sans expérience. Elles se donnent communément, dit-on, *par comperes & par comeres*, & c'est pourquoi un hommes d'esprit vouloit qu'on supprimât ces titres, en les retranchant des cérémonies extérieures du baptême.

Oh! esprit, maudit esprit, c'est ton abus qui nous perd, & combien de gens doivent se repentir d'avoir voulu trop en avoir, & de s'être livrés à ses élans! C'est notre médecin de confiance. Nous croyons qu'il nous guérit, & il nous plonge dans l'aveuglement. C'est le foible bonheur qu'il nous laisse. Si notre foiblesse, si notre abaissement, disent les fous, se dévoiloient en entier à nos propres yeux, nous rougirions peut-être, nous pourrions tomber dans le découragement & même dans le désespoir: or c'est le comble des maux. Une vérité qui afflige est moins précieuse, qu'une illusion qui plaît. C'est désservir un dormeur, que de le réveiller au milieu d'un songe qui le charme. L'opinion que nous avons de notre esprit, en nous dissimulant notre état, écarte de nous le sentiment de la douleur, & c'est tirer un bon parti de l'erreur générale. L'esprit est un magicien dont le clinquant peut nous déguiser nos maux réels, & nous persuader que notre bouffissure est un embonpoint désirable; ainsi continuons

fans inquiétude à reſter ſecretement ma-
 lades. Si pour nous guérir nous conſul-
 tons un Docteur, appellé le *ſens com-
 mun*, il changera notre régime; il fera
 tomber la cataracte de nos yeux; ſes
 apozemes nous rendront plus ſombres,
 plus mélancoliques, & l'on verra notre
 maigreur. La ſobriété nous fera preſ-
 crite, & nous connoiſſons par nous-
 mêmes notre langueur & notre étiſie.
 Abandonnons-nous donc aux ordonnan-
 ces de l'eſprit. Elles ſont plus piquantes,
 plus analogues à notre tempérament.
 Il faut préférer une fin ſubite & inopi-
 née à une mort qu'on voit, en connoiſ-
 ſance de cauſe, s'avancer à pas lents.
 Dans les grands maux l'illuſion peut avoir
 ſes charmes. Lorſque les grands Méde-
 cins nous ont abandonnés, l'on ne trouve
 plus de reſſources que dans les empiri-
 ques. Ils nous amuſent, nous diſtraient
 par de belles paroles; ils alimentent l'eſ-
 poir; ils nous déguifent notre état vé-
 ritable, & l'on meurt, pour ainſi dire,
 fans s'en appercevoir. Tel eſt le fort qui
 nous attend. Inſenſez que nous ſommes!

Stronge

devons - nous adopter un pareil délire ?
 L'esprit qui est notre empirique , couvre
 de roses notre lit funéraire. Le Charla-
 tan prévoit notre fin prochaine , mais
 il se ménage la ressource de se justifier
 encore , en disant que les ressorts de no-
 tre machine étoient usés , qu'on l'a averti
 trop tard , & que nous n'avons été la
 victime que de notre propre épuisement.
 Eh bien , pour prévenir ce charlatanisme ,
 sortons de notre apathie ? rappelons no-
 tre ancien & mâle courage. Rendons-
 nous sages , modestes , sobres & labo-
 rieux : congédions un pharmacopole qui
 nous abuse & nous éblouit. La nature
 en nous n'est pas encore épuisée ; elle
 a des hazards fortunés pour les mala-
 des qui espèrent & qui s'aident. Rap-
 pellons le jugement que nous avons ban-
 ni , & foumettons-nous de bonne-foi à
 ses ordonnances. Rentrons dans le ré-
 gime de nos peres , qui se portoient bien.
 Que les vendeurs d'orviétan soient exi-
 lés de la Patrie. Respirons un air purgé
 des brouillards grossiers d'un bas intérêt ;
 écartons ces sels volatils , que la vanité
 apporte

apporte sur les ailes. Dérobons - nous à l'empire d'une délicatesse efféminée , qui nous énerve & nous désseche. Prenons sans faste & sans excès des restaurants sains & solides. Notre constitution robuste , en elle-même , peut encore se rétablir ; mais la restitution doit être longue & mesurée. La première vertu des malades est la patience , & l'on nous reproche , avec raison , de n'en avoir pas plus que de stabilité. Elles nous sont pourtant plus nécessaires que jamais. La raison ne rétablit que lentement les défordres , que l'abus de l'esprit apporte rapidement. Ouvrez donc les yeux , mes chers Compatriotes , si vous le pouvez. Le mal vous assiége & le temps presse. Rappeliez votre fermeté antique , armez-vous de phlegme & de patience. Bannissez la mollesse , tempérez le luxe , réformez la vanité frivole , enchaînez l'esprit dans les liens de la réflexion. Rétablissez le jugement dans la plénitude de ses droits. Ne courez plus , mais pensez ; n'imaginez plus , mais faites des combinaisons. Ne volez plus après les bagatelles nou-

velles, mais attachez-vous aux vrais principes. Enfin ne dissertez plus en l'air ; mais agissez comme des hommes. Ce sont dans votre état critique, les seuls remèdes pour sauver votre vaisseau du naufrage où le vent de la frivolité est prêt à le submerger. Adieu, je ne suis le très-humble serviteur, que de ceux que je connois & que j'estime.

FIN,

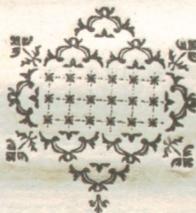




LETTRE
AUX
ACADEMICIENS

DU
ROYAUME
Et à tous les Français sensés.

*Barb 00
Dreud 00*

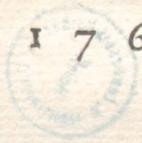


*Bel 00
Formey 00*

A PARIS.

Chez LE JAY, Libraire, rue S. Jacques,
au-deffus de la rue des Mathurins,
au Grand Corneille.

1769.



B.I.G.

Farbkarte #13

